

Un recours pour les femmes en mal d'enfant : saint Greluchon (XVI^e-début XX^e siècle)

Daniel SCHWEITZ*

Avant que la médecine patentée ne s'adresse véritablement à tout un chacun, avant surtout le développement des « assurances sociales », à partir du tournant du XIX^e siècle, nombre de paysans, de villageois, de gens démunis ou accablés, ne pouvaient guère avoir recours qu'à la médecine dite « traditionnelle ». Jusque dans le moindre village, cette médecine du pauvre était pratiquée par une multitude de « bonnes femmes », de rebouteurs et de guérisseurs. Leur action thérapeutique était prolongée par toute une cohorte de « bons saints », plus ou moins spécialisés, que l'on allait solliciter ou faire solliciter par des tiers, en leurs églises et « fontaines saintes ». Ces dernières faisaient l'objet de « voyages », petits pèlerinages qui ont d'ailleurs fait partie de la vie familiale et paroissiale jusqu'au début du siècle dernier, en Touraine comme ailleurs.

Cette démarche, de nature clairement magico-religieuse, s'inscrivait dans le contexte de pratiques et de superstitions véhiculées par une culture traditionnelle qui plongeait ses racines dans un passé largement anhistorique. Les traditions qui recouraient aux « bons saints », touchaient à tout ce qui importait réellement au monde rural subactuel, y compris, et peut-être d'abord, la fertilité des épouses et la santé de leurs enfants. À titre d'exemple de ces pratiques, hier encore au cœur de la vie rurale mais aujourd'hui oubliées, on peut évoquer le cas du bon saint *Greluchon* (ou *guerlichon*, *grelichon*, etc.), censé dispenser ses grâces aux femmes en mal d'enfant, en plusieurs lieux des provinces du centre de la France (Bourbonnais, Berry, Orléanais, Touraine, Vendômois).

Dans le *Folklore de Touraine* (1931, p. 218), Jacques-Marie Rougé cite le « voyage » de Tourangelles en mal d'enfant au saint Greluchon de Reboursin (Indre). En 1879, Ludovic Martinet avait noté que la fontaine Saint-Pierre de Reboursin, précédemment consacrée à saint Greluchon, continuait d'attirer ces femmes, y compris certaines appartenant visiblement à la classe bourgeoise. Jacques-Marie Rougé oublie de citer Céré-la-Ronde (Indre-et-Loire), où les jeunes mariés allaient pourtant prier saint Greluchon en l'église, avant de se rendre au « chêne de l'Évangile », où ils recueillaient un peu d'écorce, qui était ensuite introduite dans une boisson censée rendre leur union féconde (Maréchal, 2010, p. 44).

On ne sait rien de précis sur ce saint Greluchon, dont les savants Bollandistes, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine ou les vies des saints ne disent mot, laissant à penser qu'il s'agissait d'un saint inventé et instrumentalisé par les populations rurales, afin de remplir une fonction qui leur était utile. Selon certains hagiographes, il s'agirait d'un ermite qui aurait vécu au VII^e siècle dans les forêts des Ardennes, dont il aurait évangélisé les sangliers... Il aurait déjà été connu, de son vivant, pour favoriser les mariages et rendre les femmes fertiles (Maréchal, 2010, p. 44). Pour le folkloriste Pierre Saintyves (1932, p. 269-270), saint « Greluchon, Grelichon ou Guerlichon » serait le nom populaire de saint Couroux, fiancé de sainte Rodène, dont il est parlé dans la légende des saints Silvain et Silvestre, apôtres de Levroux en Berry. La légende ne lui paraît pas remonter au-delà du XII^e siècle et est en partie fabuleuse. Le corps de ce saint aurait longtemps été conservé à l'abbaye de Déols, près de Châteauroux (Indre) et son culte se serait étendu à partir de ce sanctuaire dans les provinces du centre de la France.

* Membre de l'Académie de Touraine

Il apparaît en tout cas, partout, comme un saint *phallique* et *fécondateur*, qui s'inscrit dans une longue tradition de dieux romains, gaulois et préhistoriques qui favorisaient la virilité des hommes et la fécondité des femmes. Ludovic Martinet (1879, p. 18) évoque un culte du « Phallus christianisé » illustré en Berry par saint Phallier à Chabris, Levroux et Graçay ; saint Greluchon à Gargillesse, Nohant-Vicq et Meillant ; saint Génitour au Blanc ; saint Ludre à Déols. Il est certain que, dès le XVI^e siècle pour le moins, saint Greluchon a joui d'une très large renommée en tant que guérisseur de la stérilité des femmes, déjà sous le regard quelque peu narquois des *esprits forts* du temps, et en n'étant guère apprécié des clercs, même s'ils devaient s'accommoder de son culte localement. Pierre Viret, dans le traité : *De la vraie et fausse religion* [...] (1560, livre VII, ch. XXXV), évoque déjà ce saint, sous le nom de « Grelichon ».

La pratique du grattage des statues, comme du tombeau attribué au saint à Gargillesse, étant constante, le nom du saint pourrait bien être tiré du verbe « grelicher », qui définit justement l'action de gratter, de chatouiller dans le patois du Gâtinais (Maréchal, 2010, p. 43) ou celui du Bourbonnais. Selon le *Dictionnaire du parler bourbonnais et des régions voisines* de Frantz Brunet (1993, p. 144), le verbe « grelicher », prononcé « gu'rlicher », signifie chatouiller. L'auteur y voit d'ailleurs l'origine du nom du saint « Grelichon », d'ailleurs prononcé « gu'rlichon ». Pour le *Dictionnaire du parler bourbonnais* d'Archignat, « Gueurlichâ » signifie chatouiller et le « Gueurlichou » est un chatouilleur (<http://www.geneacestia.fr/LePYI/PetitYver.htm>). On notera que ces pieux grattages renvoient à une pratique commune de la vénération de nombre de saints, tel saint Martin ou sainte Marie-Madeleine, notamment en Touraine (Schweitz, 2017).



Gisant du sire de Naillac (XIII^e siècle), gratté par les pèlerins à défaut de la statue de saint Greluchon, cachée par le curé (église de Gargillesse, Indre)

D'autres étymologies ont été avancées, illustrant, pour partie, des variations d'ordre local, concernant un saint qui, n'étant pas repris dans les hagiographies reconnues par l'Église, aurait évidemment donné à ses fidèles la possibilité de le conformer plus facilement à leurs besoins. Pour Louis Réau (3 - III, 1958, p. 17), spécialiste de l'iconographie des saints, ce nom renverrait à un calembour obscène faisant référence aux fameux « grelots », ou testicules, qui constituaient visiblement le principal objet de dévotion des fidèles de ce saint si particulier.

Quelle que soit l'origine de son nom, ce saint sans hagiographie officiellement reconnue, suscitant des pratiques un peu trop explicites, surtout aux yeux du clergé contemporain, sera entouré d'une aura quelque peu sulfureuse. Au moins dès le XVIII^e siècle, le vocable « guerlichon » ou « greluchon » va d'ailleurs désigner l'amant de cœur d'une femme entretenue ou prostituée, avec un sens équivalent à ceux de « marlou » ou de « souteneur » (Sainean, 1920, p. 262).

En 1566, Henri Estienne (vers 1530-1598), dans son *Apologie pour Hérodote*, note que les saints sont consultés pour quelques maladies que les médecins ordinaires ne peuvent guérir et « premièrement le mal de stérilité ». S'il y a « force saints qui en guérissent, faisant avoir des enfants aux femmes, voire sans que les maris s'y emploient », le saint Grelichon « qui est en une abbaye de la ville du Bourg de Dieu » [Déols, Indre], passe pour être le plus efficace. Il « se vante d'engrosser bravement autant de femmes qui le viennent aborder, pourvu qu'elles fassent leur devoir ». Il s'agit pour elles, « pendant le temps de leur neuvaine », de venir plusieurs fois chaque jour, « s'étendre sur lui de tout leur long », de « boire chaque jour un certain breuvage dans lequel il y a de la poudre qu'on racle des génitoires du saint, desquelles il est horriblement bien fourni ». L'auteur précise que ces femmes « deviennent grosses en ce faisant, sans que leurs maris en aient aucunement la peine ». À ses yeux, « c'est une philosophie dont personne ne peut mieux rendre raison que les moines de ladite abbaye où est ce saint, qui les nourrit pour être coopérateurs de ses miracles »... Il rapporte enfin que douze ans auparavant, aux dires de ses informateurs : « il avait les génitoires fort usées à force de les racler » (Estienne, 1566, éd. Ristelhuber, 1969, p. 321-322). Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, dans son *Tableau des différends de la religion*, publié à Leyde en 1599 (éd. 1857, II, p. 387), rapporte qu'en cette abbaye de la « ville du Bourg de Dieu », des femmes pouvaient tomber enceintes « pour lui avoir seulement chatouillé les pieds, comme on fait à Bourges au château hors la ville ».

Quelle que soit la réalité historique de ce saint, on note la présence de son culte dans plusieurs des provinces du centre de la France, notamment au XIX^e et au début du XX^e siècle : à Gargilesse, Reboursin, Noyant-Vicq, Saint Jallet à Saint-Plantaire et Meillant (Indre), à Bourges (Cher), à Montoire et Lassay-sur-Croisne (Loir-et-Cher), à Menestreau-en-Villette (Loiret), à Cernay et Queux (Vienne), à Bourbon-l'Archambault (Allier), etc.

Pour s'attirer les grâces de saint Greluchon, outre diverses invocations, la tradition orale prescrivait aux femmes en mal d'enfant un certain nombre de pratiques, dont on constate qu'elles n'ont guère à voir avec l'orthodoxie des rites prescrits par l'Église et ses clercs. À Gargilesse, elles devaient ainsi s'étendre plusieurs fois sur le gisant du Saint, en fait celui du chevalier Guillaume de Naillac (Expilly, III, 1764, p. 555). Il était de même à Lassay (Notter, 1981, p. 81). Mais la pratique la plus commune consistait à gratter un peu de poussière de pierre ou de bois sur la statue du Saint, avant de l'ingurgiter mélangée à une quelconque boisson ou mixture. À Gargilesse, par exemple, cette poudre fécondante était obtenue en raclant les « génitoires » de la statue du Saint (Réau, 3 - iii, 1958, p. 617). Vers 1880, les femmes stériles des communes environnantes consommaient cette poudre de bois : « le matin à jeun, macérée dans du bon vin blanc » (Saintyves, 1932, p. 270 ; Labonne, 1890, p. 176). Le saint Greluchon

sollicité en l'église Saint-Oustrille de Montoire fournit un autre exemple remarquable. Des femmes y seraient venues « de trente lieues à la ronde », et donc depuis la Touraine voisine, afin de gratter l'organe viril du Saint, ici figuré par une statue en bois. Elles recueillaient pieusement de menus fragments du bois de cette statue, qu'elles mélangeaient à leur boisson après avoir fait dire par le prêtre « un évangile ». Les plus exigeantes auraient même prélevé un peu plus de cette poudre de bois, persuadées que la quantité n'était pas négligeable et qu'elles auraient ainsi des jumeaux, où seraient, pour le moins, « fécondées durant de longues années » ... (Martellière, 1896, p. 4-5).

Jacques-Marie Rougé (éd. 1947, p. 3) rapporte que pour avoir des « enfants frisés », une tradition, pour le moins connue à Chemillé-sur-Dême, affirmait qu'il fallait se rendre en cette église Saint-Oustrille, pour « tailler des frillons dans la cheville en bois de saint Guerlichon ». Ce « dire » de la Gâtine tourangelle, rejoint une tradition vendômoise affirmant, elle aussi, qu'il fallait faire le « pèlerinage de saint Greluchon [à Montoire] pour avoir des enfants frisés » (Martellière, 1893, p. 154). La tradition locale rapporte que l'organe du saint ayant fini par disparaître sous ces pieux grattages, le sacristain, pour l'amour de son saint et le petit revenu qu'il en tirait, aurait percé la statue du Saint de part en part, afin d'y loger une « grosse cheville de bois ». Cette dernière recevait un discret coup de maillet pour la faire avancer à la « longueur voulue », lorsque besoin s'en faisait sentir... (Martellière, 1896, p. 7).

On notera qu'un autre saint Greluchon était pourvu, avant 1880, d'une cheville de ce genre à Bourbon-l'Archambault (Citerne, 1983, p. 29), sans compter un « saint Guignolé », près de Brest (Finistère), et un « saint Foutin », au Puy-en-Velay (Haute-Loire), autres intercesseurs que l'on sait avoir été sollicités par des femmes en mal d'enfant (Dulaure, 1825, p. 277-278).

Au début du XX^e siècle, le culte rendu à ce saint qui, déjà, ne plaisait guère aux clercs, a évidemment été moqué par les anticléricaux, par exemple dans le journal *La Calotte* du 21 avril 1911.



Il a même fécondé une jeune fille de quinze ans, de la congrégation de Marie-Immaculée, qui était venue à Gargillesse par simple dévotion.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la chienne de l'aveugle qui mendie à la porte de la chapelle qui ne soit pleine du premier janvier à la Saint-Sylvestre.

On ne voit à Gargillesse que des femmes et des filles rondes, ventruës et sur le point d'accoucher. On ne dirait pas un pèlerinage,

on croirait être dans un asile de maternité.

Trois choses seulement me trottent dans la tête et se posent devant mon cerveau incrédule en points d'interrogation que je ne peux résoudre par une explication miraculeuse.

Pourquoi est-ce le nombril de la statue de saint Greluchon plutôt que toute autre partie du corps, qu'il faut gratter avec l'ongle?

Pourquoi, avant de s'approcher de la

statue de saint Greluchon, faut-il se confesser au curé de Gargillesse?

Pourquoi, enfin, les enfants nés par le miracle opéré par saint Greluchon ont-ils au menton une lentille exactement pareille à celle qui décore le menton rubicond de M. le curé qui exploite ce pèlerinage?

O saint Greluchon, tu fais de grandes choses!

BIBLIOGRAPHIE

MARTELLIÈRE Paul, *L'Histoire véritable de saint Greluchon, vénéré en l'église de Saint- Oustrille à Montoire [...]*, Pithiviers, Chez L. Gauthier impr., 1896.

BRUNET Frantz, *Dictionnaire du parler bourbonnais et des régions voisines*, Cournon-d'Auvergne, Éd. de Borée, 1993.

CITERNE Guy, « Hauts lieux de la fécondité », *Gavroche. Revue d'histoire populaire*, 10, juin-juillet 1983, p. 27-1.

DULAURE Jacques-Antoine, *Histoire abrégée des différens cultes, II - Des divinités génératrices chez les anciens et les modernes*, 2^e éd., Paris, Guillaume libr.-éd., 1825.

ESTIENNE Henri, *Apologie pour Hérodote : satire de la société au XVI^e siècle. Nouv. éd. [...]* par P. Ristelhuber, 1879, rééd. Genève, Éd. Slatkine Reprints, 1969.

EXPILLY Jean-Joseph, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Paris, Éd. Desaint et Saillant, I, 1762.

LABONNE D^r H., « À travers le Berry. III - Une superstition berrichonne », *Revue des Traditions populaires*, V, 3, 1890, p. 175-176.

MARÉCHAL Jean-Robert, *Les saints de Touraine. Guérison, légendes*, Chemillé-sur-Indrois, Éd. Hugues de Chivré, 2010.

MARNIX de SAINTE-ALDEGONDE Philippe de, *Tableau des différends de la religion*, éd. de 1857, Genève, Éd. Slatkine Reprints, 1971.

MARTELLIÈRE Paul, *Glossaire du Vendômois*, Orléans, Herluison éd., Vendôme, Ripé libr., 1893.

MARTINET Ludovic, *Légendes et superstitions populaires du Berry*, Bourges, impr. de Baranger, 1879.

NOTTER Annick, *Le culte des saints en Sologne aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, thèse de l'École des chartes, 1981, 2 vol., tapuscrit [médiathèque de Blois].

RÉAU Louis, *Iconographie de l'art chrétien, 3 - Iconographie des saints*, Paris, Presses universitaires de France, 1958.

ROUGÉ Jacques-Marie, *Le Folklore de la Touraine*, Tours, Arrault et C^{ie}, 1^{re} éd. 1931.

SAINÉAN Lazare, *Le langage parisien au XIX^e siècle : facteurs sociaux, contingents linguistiques, faits sémantiques, influences littéraires*, Paris, Éd. de Boccard, 1920.

SAINTYVES Pierre, « Le culte de saint Greluchon », *Aesculape*, XXII, octobre 1932, p. 269-271.

SCHWEITZ Daniel, « Regard sur une pratique de la médecine populaire traditionnelle : l'usage de la pierre des statues et tombeaux des saints guérisseurs », *BSAT*, LXIII, 2017, p. 35-56

VIRET Pierre) *De la vraie et fausse religion, touchant les vœux et les serments licites et illicites*, Genève, Jean Rivery, 1560.